

## VI

### Retour sur les planches

Paradoxalement, les années s'étendant de 1962 à 1965, bien que marquées de gros succès cinématographiques pour Georges Delerue, seront celles du retour à la scène théâtrale. Ceci pour des raisons humaines doublées de raisons matérielles. En cette époque là, la Nouvelle Vague connaît ses premiers retours de fortune. Le public ne suit plus. La "private joke" cinématographique pour les intimes du *146 Champs-Élysées, Paris* a fini par lasser. Les jeunes et les moins jeunes... Claude Autant-Lara, influent président du Syndicat des Réalisateurs, avait depuis longtemps pris la tête de la contre-offensive en ces termes: "*Les petits vieux de la prétendue "Nouvelle Vague" ou assimilés, composée de petits impatientes et d'ignorants de notre métier, et dont vous (les revues de cinéma) avez aidé à ériger leur navrante incapacité en soit-disant esthétique... Des incapables de bien raconter, pas foutus de faire juste, sobre et normal*"<sup>44</sup>.

Pourtant ce retour ne se fait pas aux côtés de son metteur en scène fétiche, Raymond Hermantier. En effet, le bouillonnant animateur du festival de Nîmes a fait une croix sur la suite de sa carrière, quittant la France sur les recommandations d'André Malraux pour un périple en Afrique noire: "*voyages à la découverte de l'autre*" dira-t'il<sup>45</sup>. Il faut préciser que le soleil du Sud est préférable en ces temps-là au milieu théâtral parisien qui traverse une zone de turbulences. Après la "farce" De Boissanger qui marqua l'année 60<sup>46</sup>, 1961 voit la fin, non sans heurts, du centralisme théâtral parisien, avec la création de la première Maison de la Culture, au Havre; début d'un fleurissement dont les arts de la scène allaient finalement longuement bénéficier. Disons que le milieu théâtral connaît dans les premières années de la nouvelle République une période de transition.

Ce retour de Delerue a débuté en fait dès les premiers mois de l'année 1959, dans le prolongement des réformes d'André Malraux, nouvellement nommé au Ministère des Affaires Culturelles. Vilar renoue à ce moment-là avec son ancien Régisseur Principal de la Musique pour tenter l'expérience du Théâtre Récamier avec Armand Gatti et Boris Vian. La petite salle sise à cent mètres du Vieux Colombier a été attribuée par Malraux à l'animateur de Chaillot, afin de la transformer en un "théâtre d'essai" apte à programmer des pièces plus difficiles, plus intimes aussi. L'installation du TNP au Récamier est prévue pour octobre. Le 13 avril, Vilar publie ses intentions: "*La scène du Récamier est destinée à accueillir les pièces inédites d'auteurs*

---

<sup>44</sup> In *Cinéma 62*, janvier 1962

<sup>45</sup> Ce périple le conduira finalement jusqu'à Dakar où le metteur en scène prendra, sur l'invitation du président L.S. Senghor, la direction artistique du Théâtre National du Sénégal.

<sup>46</sup> Nomination d'un vieux diplomate, ambassadeur à Prague, à la tête de la Comédie française, affaire qui fut le déclenchement d'un mouvement de revendication plus général touchant l'ensemble de la profession. A ceux qui s'étaient étonnés de cette nomination, Malraux avait répondu: "*De Boissanger s'est débrouillé du rideau de fer, il se débrouillera du rideau rouge!*"

contemporains. Les dimensions relativement réduites de la salle nous permettent de faire des tentatives qui seraient impossible à faire à Chaillot. Bien entendu, si deux ou trois fois de suite, j'obtenais un échec, je ferais alors probablement appel à une valeur sûre. Je ne peux pas, en effet, me désintéresser des problèmes financiers; la subvention annuelle de 90 millions n'ayant pas été modifiée. Je ne pense pas, en principe, adopter l'alternance, ni augmenter sensiblement la troupe qui réunit déjà trente-trois comédiens. Mais j'envisage d'engager des acteurs pour une pièce déterminée, avec l'agrément de l'auteur, comme dans un théâtre privé."<sup>47</sup>

A la mi-octobre, le théâtre d'essai est inauguré à grand refort de publicité avec *Le Crapaud-Butte* du jeune Armand Gatti. La représentation connaîtra un cuisant échec qui fera dire à un Vilar plein d'amertume: "*Messieurs les critiques, vous êtes cruels, c'est mauvais signe. La critique au théâtre est d'une brutalité qui ne se manifeste dans aucun autre moyen d'expression. Au théâtre, les choses sont jugées, et de suite, définitivement. C'est une injustice effroyable... Certains d'entre vous n'avaient pas manqué Avignon en 1947, le TNP de Suresnes en 1951, allez-vous manquer le Récamier?*"<sup>48</sup>

A partir du 23 décembre, Vilar tente la mise à flot d'une nouvelle pièce, "*Les bâtisseurs d'empire*", de Boris Vian, sur une musique de Delerue. Les costumes sont d'André Acquart, la mise en scène est assurée par Jean Négroni et l'interprétation par Henri Virlogeux, Isaac Alvarez, Yves Péneau, Madeleine Cheminat et la jeune Dany Saval, alors âgée de 18 ans. La pièce est très musicale, très curieuse aussi: un étrange huis clos dans un immeuble au sein duquel une famille monte d'étage en étage pour fuir un bruit inquiétant dont personne ne peut situer la provenance. La pièce connaîtra un franc succès.

En 1960, toujours au Récamier, Delerue signe la musique de *Génousie* de René de Obaldia, première pièce de cet auteur lauréat du prix Combat. Mise en scène par Roger Mollien, acteur de Vilar, *Génousie* est donnée dès le 30 septembre dans une interprétation réunissant Jean Rochefort, Maria Mauban, Jean Vital et Jacqueline Feydieu.

Pourtant, l'expérience du Récamier va pourtant tourner court. L'année 1960 se termine avec des relents de déroute, mais Delerue ne cessera pas de composer pour la scène. Le compositeur suit le directeur du Récamier au TNP, Vilar l'invitant en effet à travailler sur *Roses rouges pour moi*, une pièce socialement assez engagée de l'irlandais Sean O'Casey, qui drainera à Chaillot en février-mars 1961 quelques 95.000 spectateurs pour un total de 48 représentations.

L'été venu, les camions bleus du TNP sont de retour en Avignon. Malgré les sollicitation des producteurs de cinéma parisiens, Delerue a réussi à se libérer pour être du voyage, douze ans après les succès de ses premières musiques dans la Cité des Papes. Vilar compte sur lui pour la musique de *l'Alcade de Zalaméa* de Calderon, une pièce du Siècle d'Or espagnol qui sera jouée le 15 juillet dans la cour d'Honneur. Cette même pièce, Delerue l'avait déjà mis en musique trois années plus tôt dans une adaptation télévisée de Marcel Bluwal. Le 18 juillet, trois jours plus tard, alors que Vilar donne en Avignon *Les Rustres* de Goldoni, Delerue est au festival de théâtre de Carcassonne pour diriger sa musique d'*Arlequin, valet de deux maîtres*, du même auteur.

---

<sup>47</sup> *Le Figaro*, 13 avril 1959.

<sup>48</sup> *Arts*, 11 novembre 1959.

A la rentrée, après avoir signé au cinéma *Cartouche* de Philippe de Broca et une comédie très moyenne de Lautner (*En plein cirage*), Delerue retrouve les planches avec un compatriote nordiste, Raymond Devos, pour lequel il signe la musique de son fameux spectacle *Les Pupitres*. Marguerite Duras demande Delerue pour *Le Square*, créé au théâtre des Mathurins; mais c'est surtout la personnalité de Jean-Louis Barrault qui marquera ce retour de Delerue vers la musique de scène. En 1959, tandis que Vilar héritait le Récamier d'André Malraux, Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud se voyaient confier la direction de l'Odéon, rebaptisé pour la circonstance Théâtre de France. Dès 1961, Barrault décide d'ouvrir cette scène à des animateurs extérieurs: se succèdent ainsi Marguerite Jamois, Roger Blin, Jean-Pierre Granval, Antoine Bourseiller, André Barsacq, Jean-Marie Serreau, Laurent Terzieff, et Georges Wilson, qui monte avec Delerue une pièce de Brenda Behan, *Un Otage*. La création est assurée aux côtés de Jean-Louis Barrault le 14 février 1962 sur la scène du Théâtre de France, dans des décors de Jacques Le Marquet et une chorégraphie de l'épouse de Boris Vian, Ursula Kübler.

Le 7 février 1963, c'est au tour de Jean-Louis Barrault de faire appel à Delerue. Le compositeur a en effet illustré, depuis le début de sa carrière, de nombreuses pièces d'Eugène Ionesco, la plupart du temps aux côtés de Jean-Marie Serreau et de l'auteur en personne. Cela suffit pour convaincre Barrault. Le metteur en scène marche avec les musiciens au "coup de coeur". Il n'attache pas autant d'importance à la musique que Vilar, et son éclectisme en la matière est plus déconcertant. En effet, en quelque vingt ans de direction théâtrale, une bonne quinzaine de compositeurs aussi différents les uns que les autres se sont succédés à ses côtés: de Pierre Boulez à Georges Auric, en passant par Jacques Ibert, Maurice Jarre, Michel Philippot, Arthur Honegger, Maurice Le Roux, Joseph Kosma, et même Michel Polnareff... Bref, s'il fallait retenir une contribution sur le long terme, ce serait peut être celle l'associant -en pontillés- au pianiste Jean-Michel Damase. Par contre, Barrault a une prédilection particulière pour le mime, le théâtre et le cinéma réunis; une sorte d'Art Total provenant dit-on des *Enfants du Paradis*.

L'ancien disciple de Milhaud compose ainsi pour *Le piéton de l'air* d'Ionesco, un spectacle scénique accompagné d'une pantomime de Gilles Segal (*Les Parapluies*) et créé le 7 février 1963 sur la scène du Théâtre de France dans des décors de Jacques Noël.

Ce sera Delerue qui accompagnera en musique les adieux à la scène de Jean Vilar en 1963. L'animateur de Chaillot joue et met en scène *Thomas More* de Robert Bolt. La première a lieu le 2 mai dans une importante distribution réunissant autour de Vilar Georges Wilson, Georges Riquier, Roger Mollien, Charles Denner, Jean-François Rémi et d'autres talents. La pièce sera reprise en Avignon l'été venu avec un succès considérable et dans un silence quasi religieux où les milliers de spectateurs venus camper aux guichets des heures avant la dernière, le 31 juillet, boivent les paroles de celui qui lutta toute sa vie pour le théâtre populaire et la culture pour tous. Cette pièce sera l'une des dernières grandes musiques de scène de Delerue, âgé alors de 38 ans.

\* \*  
\*